



Roman. Plutôt que de céder à la fin des temps, construisons les recommencements: tel est le message d'une fable vivifiante dans un Bordelais océanique.



Clara Chichin/Hans Lucas

La Nuit atlantique
d'Anne-Marie Garat
Actes Sud, 308 p., 21,50 €

La sinuosité chirurgicale fait mouche. Anne-Marie Garat, c'est d'abord un style, soutenu par un regard non sans valeur morale. Il y a chez elle une profondeur guillerette, une nostalgie sautillante, une dérégulation positive, un pessimisme insouciant. Elle a l'effondrement joyeux et la tragédie rigolarde. La catastrophe, sous sa plume, devient sinon délectable, du moins vivable.

La Nuit atlantique, son trentième livre depuis trente-six ans, campe une femme de 36 ans, Maren, bien décidée à bazarder sa bicoque face à l'océan, sur une dune girondine, non loin de Soulac-sur-Mer. Mais peut-on se délester aussi facilement d'un tel bien gorgé de passé, dans une région marquée par le temps long, le destin géologique, les forces telluriques, que le dérèglement thermométéorique réactive? Peut-on surtout faire comme prévu face à l'imprévisibilité humaine?

Maren tombe sur un squatteur, photographe canadien, tout à son

obsession des vestiges du mur de l'Atlantique. Et puis sa filleule débarque, à peine sortie de l'adolescence. De fil en aiguille, Maren perd son surnom (qui venait de marine), retrouve son prénom d'Hélène, redécouvre surtout l'amour. Tandis que les éléments déchaînés prennent leur tribut sur les biens et les personnes, obligeant ces dernières à réfléchir sur l'essentiel: qu'est-ce qu'une vie, qu'est-ce qu'un abri, qu'est-ce qu'une relation entre les êtres?

Jouant sur la distinction entre une mémoire morte, encombrée de son seul souci du révolu, et une mémoire vivante, apte à se soucier d'autrui, le roman d'Anne-Marie Garat, dont l'action se résume à peu de chose, offre une profondeur de champ passionnante sur nos rapports aux un(e)s et aux autres; en notre époque de guerres identitaires et de conflagrations climatiques, sur fond de luttes sociales et de combats migratoires pour la survie. Comme si nous nous inventions de nouveaux blockhaus physiques et mentaux...

Animée d'un féminisme universel épris de conquêtes, la romancière s'attache aux combats féconds, ceux

qui délivrent au lieu d'enfermer chacun dans sa tranchée communautaire: « Cette année-là, nous n'étions pourtant pas encore entrés dans l'ère #MeToo post-weinsteinienne, la chasse au porc n'avait pas été ouverte contre le mâle alpha sévissant en tous milieux, je n'imaginais même pas que l'an Un du grand ras-le-bol était si proche mais, en cette nuit d'automne insomniaque, ma filleule me parut transfigurée par le très ancien courroux de la gent féminine persécutée, suppliciée et brûlée par les bûchers de toutes les inquisitions, par l'ire qui, du fond des âges honnis, refluit enfin dans leurs veines et les armait jusqu'au bout de leurs ongles de jeunes sorcières. »

De son écriture féline, avec ses phrases qui se déploient et s'étirent pour passer du coup de griffe au ronronnement, Anne-Marie Garat allie le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté. Certes, notre monde mécanique devenu connecté a des allures d'enfer sur terre avec « la culpabilité systématiquement imputée à l'usager à propos de n'importe quel bug, lave-linge, télé ou ordinateur, qui conditionne à endurer l'arrogance du premier expert autoproclamé et à se résigner à

l'obsolescence programmée de tout la quincaillerie industrielle ».

L'important consiste cependant à ne pas se laisser gagner par l'aigreur, le ressentiment, le vague à l'âme solitaire, mais à jouer de nos sens, à jouir d'un paysage traversé en motocyclette, à saisir au vol une explication sur le passé, pour toujours aller vers l'autre et bâtir un avenir commun. Mieux vaut en rire qu'en pleurer, même s'il y a toutes les raisons de s'indigner. Mieux vaut s'aimer et procréer, en dépit de la rage latente et de la destruction des espèces qui pèse: « Ainsi apprenons-nous que les livres nous lisent plus que nous les lisons, qu'ils nous écrivent plus que nous ne les écrivons, ils déchiffrent le mystère dont nous avons seuls la clé, ainsi peuplons-nous le monde de présences avec lesquelles nous sommes d'intelligence, nous en courons le péril extrême mais c'est à ce prix que l'imaginaire instruit l'exacte réalité de nos vies. » S'engloutir dans ce roman d'Anne-Marie Garat s'avère une expérience qui éprouve et donc grandit. Nous y faisons le plein d'énergie constructrice pour exister en toute lucidité, parmi ces temps qui aveuglent et annihilent.

Antoine Perraud